

» veux de plus me séparer de bien , &
 » mettre dans le contrat que nous ferons
 » réciproquement maîtres de nous retirer
 » où bon nous semblera.

» M. je suis Cadet de bonne famille ,
 » originaire de Pezenas : un de mes proches
 » parens au neuvième degré, m'a voit ame-
 » né avec lui dans le Régiment. Les diffé-
 » rentes affaires où je me suis signalé pen-
 » dant cette dernière guerre , n'ont pas
 » empêché que je n'aye été compris dans
 » le nombre des malheureux qui ont
 » été réformés avec de petites pensions.
 » Ayant donc mangé ma légitime au ser-
 » vice , je me vois forcé à prendre un parti
 » violent. Si donc encore vous connois-
 » sez quelque Demoiselle qui voulût
 » prendre un état , & m'en faire un autre,
 » je ne m'informe pas qui elle est , ni ce
 » qu'elle a fait ; quant à moi je n'ai que
 » vingt-cinq ans ; je me porte bien , &
 » j'aime la bonne chère.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Le Chevalier de Miserac

B O U Q U E T.

PArmi la neige & les frimats,
 On ne voit plus de fleurs nouvelles.
 L'hiver a détruit leurs appas ;
 Recevez donc ces immortelles ;
 Leur peu d'éclat & d'agrément,
 N'a que la durée en partage.
 Elles triompheront du tems,
 C'est-là leur unique avantage.
 Thémire, de mes sentimens,
 Ces fleurs sont la fidelle image.

*A Meis, par Madame M... de R.
 femme d'un Conseiller au Parlement.*

M A D R I G A L

*De M. de Relongue de la Louptiere, Mem-
 bre de la Société des Sciences & Belles-
 Lettres de Châlons sur Marne, aux aima-
 bles parentes de saint Hubert, qui préten-
 dent avoir le don miraculeux de guérir les
 enragés.*

QUand vous reçûtes dans vos veines
 Le sang illustre & renommé
 Du pieux, Patron des Ardennes,

Je ne sçais si son tact vous fut bien confirmé ;
 Mais si j'en crois l'ardeur dont je suis consumé ,
 Ce trouble , cet ennui , dont tous mes sens gé-
 missent ,
 Vos yeux font plus de mal que vos mains n'en
 guérissent.

A la Louptiere , en Champagne.

F A B L E.

UN Mouton tant soit peu curieux de sa laine ,
 Sentit par un buisson arracher son habit
 Qu'il ne devoit quitter qu'à la Saint Jean pro-
 chaine.

Il est même aux moutons des momens de dépit
 Vil arbuſte, dit-il , trois fois fois-tu maudit ,

A quoi ſers-tu , réfuge de vipere ?

Le malin te fit naître , ou ſi le ciel te fit ,

C'étoit , ſans doute , en un jour de colere.

Comment ! Robin devient brutal ,

Repart paisiblement la ronce.

Dans peu tu verras ma réponſe ,

Mais apprends qu'ici-bas rien n'eſt fait pour un
 mal.

En effet à l'inſtant viennent à tire-d'aîle ,

Voltiger au tour du buiſſon ,

Et la Fauvette & le Pinçon ,

Et la chanteuſe Philomele ,

62. MERCURE DE FRANCE.

Tapissiers amoureux , chacun met à profit
Le duvet que l'épine étale ,
Et par la providence autant aidé qu'instruit ,
Il en garnit sa couche nuptiale.
Eh bien , dit l'arbrisseau , le ciel avoit-il tort ?
Tu vois , ami : mon petit ministère
Contre lequel tu déclamois si fort ,
Unit les habitans des airs & de la terre.
Je fais plus , j'offre encor leçon très-salutaire ,
A qui dans un état tient l'empire absolu ;
J'enleve au riche un superflu ,
Pour rendre au pauvre un nécessaire.

L E T T R E

A L'AUTEUR DU MERCURE.

LEs hommes, Monsieur , sont en vérité bien étranges ; depuis le temps que vous les étudiez , vous devez en être persuadé. Cependant je vais vous en fournir une nouvelle preuve. Lorsque j'ai paru dans le Public , quelques gens mal intentionnés me traitant de seconde Malcras de la Vigne , ont voulu douter que je fusse l'Auteur de mes premiers ouvrages. Aujourd'hui par une erreur toute contraire , & plus dangereuse , on me donne même

ceux des autres. J'apprens que quelques personnes m'attribuent des Stances précédées d'une Lettre, qui ont été imprimées dans le Journal de Verdun, Novembre 1755, signées la Bergere Annette. Permettez-moi de dissuader ici ces personnes, & de déclarer en même temps au Public, que comme j'espère ne produire aucun ouvrage capable de me faire rougir, mon nom sera toujours à la tête de tous ceux que je croirai dignes de lui être présentés. C'est une méthode que j'ai suivie jusqu'à présent, & que je compte suivre à l'avenir.

Ainsi je prie ce même Public de ne point croire dorénavant des gens malignement officieux qui voudront me faire l'Auteur de pieces anonymes, ou qui ont paru sous des noms empruntés; je les désavoue d'avance, fussent-elles capables de me porter au faite de la gloire. Quant aux personnes qui me donnent les vers en question, j'ose avancer qu'elles n'ont pas lu avec attention les quatre ou cinq dernières lignes de l'annonce que le sçavant & judicieux Auteur du Journal de Verdun en a faite. Souffrez, Monsieur, que je les transcrive. Après avoir dit que M. de la L... lui avoit envoyé ces Stances accompagnées d'une Lettre qui ne l'a pas inf-

64 MERCURE DE FRANCE.

truit de la patrie & de l'état de la Bergere Annette, il ajoute : « Nous allons donc » ner la Lettre & les Stances, afin que » l'on voye que cette Bergere sçait écrire » également bien en prose & en vers, & » l'on sentira aisément que quand elle » auroit eu pour secrétaire M. de la L. . . » elle n'auroit pu mieux réussir. » Un esprit d'équité m'oblige encore de désabuser le Public d'une erreur qui tourne, je le sçais à ma gloire, mais aussi qui en prive ceux à qui elle appartient légitimement. La Bergere, auteur, ou le Berger, comme quelques-uns le prétendent, trouveroit mauvais avec raison, si je souffrois sans mot dire, que l'on me mît en possession d'un bien qu'elle a, ou qu'il a si justement acquis par ses veilles & son travail. Je devois donc à la bonne foi dont je fais profession ce témoignage. Mais si j'aime l'équité, je ne chéris pas moins la vérité; or pourrois-je dire sans la blesser:

Passant ma vie au fond d'un hameau solitaire,

Puisque j'habite une Ville assez considérable, & raisonnablement peuplée? D'ailleurs on me fait dire dans ces Stances des choses que je ne pense point du tout. On me fait faire un procès au sort de ce qu'il n'a pas placé le berceau de mes jours, auprès de celui de M. de la L. . . afin

J A N V I E R. 1756. 65

que sa Muse agréable & légère le rendit florissant & fameux pour toujours. Enfin on veut que je sois fâchée de n'être pas née Champenoise,

Hélas ! il n'en est rien, Messieurs, je vous assure :
Pourquoi me faire dire une telle imposture ?

En effet je suis fort contente de ma patrie que je chéris, de mes compatriotes que je considère, de ma Province qui est agréable & fertile. Je finis cette Lettre peut être déjà trop longue, en vous suppliant, Monsieur, de la rendre publique ; vous m'obligerez infiniment. Je vais travailler à la suite de la Promenade de province ; trop heureuse si je puis par ce petit ouvrage, mériter votre estime & vous être de quelque utilité. C'est l'unique ambition d'une personne qui vous admire, & qui a l'honneur de se dire avec toute la considération possible,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.

PLISSON.

A Chartres, ce 10 Décembre 1755.



*Portraits de six fameux Peintres de l'École
d'Italie.*

François Cecco, dit Salviati.

IL dut mille ennemis à sa causticité.

L'amour-propre lui fit autant de ridicules.

D'un puissant protecteur se trouvoit-il fêté ?

L'inconstant le quittoit sans honte & sans scrupules.

Enfin de la fortune il devint le jouet,

Jaloux d'un meilleur sort il expira de rage.

Les graces sur son urne expriment leur regret,

Et la peinture en pleurs s'écrie : Ah ! quel dommage !

Jean-François Grimaldi, dit le Bolognese.

CE paysage est bien dans le goût du Carrache.

Le Site en est heureux, le Feuiller enchanté.

A l'espace qu'il crée, il m'attire, il m'attache.

De quel objet réel pourrois-je être tenté ?

Trop séduisante erreur, tu satisfais mon ame.

De ce riche palais le dehors me suffit.

Ce ton frais, vigoureux dont l'art ourdit sa trame,

Efface la nature, elle s'en applaudit.

Barthelemi Murillo.

L’Espagne a son Vandick, Velasqués l’a formé.
 Sur la toile étonnée il imprime la vie.
 Quelle fraîcheur de chair ! Ah ! si j’ai tant aimé,
 C’est que de tels attraites annonçoient ma Silvie.
 La vigueur, la clarté dominent son pinceau.
 Mon œil est réveillé par ce coup de lumière ;
 La prudence l’amène ; Amour, prends ce flambeau,
 Il ne peut qu’embellir ta riante carrière.

Benoist Castiglione, dit le Benedete.

Heuroux imitateur des plus grands coloristes,
 Ce maître sçait charmer par ses précieux tons.
 En lui le clair-obscur étonne les Artistes,
 Ils admirent surtout les bergers, les moutons.
 Du genre pastoral, c’est le plus grand modèle.
 Quel dessein élégant ! quelle touche ! quels feux &
 Où brillent ses travaux, le génie étincelle ;
 Et pour l’état champêtre il fait faire des vœux.

Encas Jordans.

Quelle facilité ! la main expéditive
 S’étend sur chaque école, & moissonne partout.
 A composer son miel l’abeille est moins active
 Qu’il ne l’est à former sa manière & son goût.
 De sa fécondité le Tintoret s’étonne.
 Il puise la pensée où l’aigle va planer.

68 MERCURE DE FRANCE.

L'harmonie avec soin lui tresse une couronne
Que sa fougue dérange, & semble abandonner.

Louis de Vargas.

BRiller dans le portrait autant que dans l'histoire,

Est ton partage heureux, trop austere Espagnol.
Tous tes rivaux surpris, te cedent la victoire,
Ils n'osent aspirer à ton sublime vol.

De ta gloire, Vargas, Seville est le théâtre.
Ton chef-d'œuvre y ravit l'éclairé spectateur,
De la mere commune on devient idolâtre,
La Scene où tu la peins, rend le cœur bon acteur.

Dès que Perez de Alexio célèbre Peintre Espagnol, eût vu le fameux tableau d'Adam & d'Ève, il dit en l'admirant, la jambe qui s'y voit en raccourci, vaut mieux que tous mon saint Christophe. Ce dernier tableau de ce maître jouit cependant d'une grande célébrité. Alexio se voyant éclipsé par Vargas retourna en Italie.

LE mot de la premiere Enigme du premier volume du Mercure de Janvier est la *Mule des Dames*; celui du premier Logogryphe, *Combinaison*; celui de la seconde Enigme, *Commissaire*, & celui du second Logogryphe, *vaisseau*, dans lequel on trouve *Eau, vis, vesse, vivs, Yves, Aise, vie, & Susse.*

E N I G M E.

Rien n'est égal à moi sous la voute des cieux;
L'on m'admire partout, mais pourras-tu bien
croire

Que mon destin brillant puisse être plein d'hor-
reurs.

Apprens donc, cher Lecteur, que de cruels mal-
heurs

Me conduisent toujours à ce faste de gloire,
Pouffés par l'intérêt, les avides humains
Courent pour me trouver dans des climats loin-
rains,

Malgré le simple habit dont la sage nature
Semble m'avoir couvert pour tromper ces tyrans,
Je ne puis échapper à leurs yeux pénétrants,
Me trouver est pour eux une heureuse avan-
ture.

On les voit, animés d'un plaisir sans égal,
M'arracher sans pitié de mon pais natal,
Et forcer mes pareils, ô comble d'infortunes !
A m'ôter mon habit, à me charger de coups,
Dont la marque à jamais paroît aux yeux de tous.
Alors je suis chéri des blondes & des brunes,
Par mon mérite seul sur le trône placé,
Des Rois les plus puissans j'orne la majesté.
Du tems qui détruit tout, je crains peu les ou-
trages,

Un terme négatif, deux notes de musique,
 Le nom d'un habitant d'Afrique,
 Le présent incivil d'un estomac glouton,
 Un jeu la moitié d'un tricon,
 D'un livre entier une partie,
 La fin & l'agrément des vers,
 Un air chanté dans les concerts,
 La Nymphé en vache convertie,
 Un des sept péchés capitaux,
 Une plante qui très-fort pique,
 Une étoffe de foye, une Couz Papistique,
 Un animal, qui ronge les manteaux,
 Ce que tu dois faire à la chasse,
 Si tu veux remplir ta besace :
 Admire mon dernier effort,
 Tu me vois rire en t'annonçant la mort.

Par D. P. S.

Nous allons placer ici la chanson alternativement chantée par un payfan des Vosges, & par un Citoyen de Nancy, à l'occasion de la Statue élevée dans la Place Royale de Nancy, le 19 Novembre 1755. Pouvons-nous en donner une meilleure & sur un plus beau sujet? Son mérite particulier nous fait passer par-dessus sa longueur. Un ouvrage est toujours court quand il est intéressant. Les paroles sont sur l'air du *Devin de village*, & de la simple nature.

CHANSON EN DIALOGUE.*Le Paysan.*

A H voici bian d'une autre affaire ,
 Et j'allons voir un biau fracas ;
 Il n'est, ma foi , rien sûr la terre
 A comparer à STANISLAS ;
 Aussi l'on s'écrie ,
 D'une ame ravie ,
 Dès qu'on en parle , ou qu'on le voit :
 C'est un grand Roi , c'est un bon Roi !

Le Citoyen.

Est-il un seul trait dans l'Histoire
 Semblable à cet événement !
 Un Roi consacre la mémoire
 D'un autre Roi de son vivant :
 Dans sa capitale ,
 Lui-même il l'installe ,
 Sur l'airain il grave la foi ,
 Qu'on doit au Roi , qu'on doit au Roi.

Le Paysan.

Palsangué , le joli vacarme !
 Quand monté sur un biau cheval ,
 En habit d'or le zéro d'arme
 Entonnera le chant Royal !

Déjà

Déjà l'on s'écrie ,
 D'une ame ravie ,
 Vive le Roi , vive le Roi ;
 Vive le Roi , vive le Roi !

Le Citoyen.

On bat aux champs , le Roi s'avance :
 La joie est peinte sur son front ;
 Tout s'embellit par sa présence ,
 Et tout retentit de son nom ;
 La France attendrie ,
 L'Europe ravie ,
 Le monde entier dit comme moi :
 C'est un grand Roi , c'est un bon Roi :

Le Paysan.

J'aimons d'entendre la fanfare
 De la trompette & du tambour ,
 Mousquets , canons , quel tintamare !
 Allons , crions à notre tour ,
 D'une ame ravie ,
 D'une ame attendrie ,
 Vive le Roi , vive le Roi !
 Oh ! le grand Roi ! oh le bon Roi !

Le Citoyen.

Au nom de l'heureuse Austrasie ,
 Nos Magistrats vont dignement
 Faire au pere de la Patrie
 Un solennel remerciement ;

II. Vol.

D

74 MERCURE DE FRANCE.

D'une ame ravie ,
Comme eux l'on s'écrie ,
Qu'il est doux de suivre la loi
De ce grand Roi , de ce bon Roi !

Le Paysan.

Par respect tous nos gens de guerre
Baissent devant lui leurs drapiaux ,
Et nous , ne sachant comment faire ,
Je jettons en l'air nos chapiaux ;
D'une ame ravie ,
D'une ame attendrie ,
Tout chacun crie ainsi que moi ;
Vive le Roi , vive le Roi !

Le Citoyen.

(1) De notre docte Académie ,
Je vois l'un & l'autre Orateur ,
Avec une grace infinie ,
Plaire à l'esprit , parler au cœur ,
Aussi l'on s'écrie
D'une ame ravie ,

(1) M. le Comte de Bresséy , Mestre de Camp de Cavalerie , ancien Capitaine des Gardes du Corps , Directeur actuel de la Société Royale de Nanci , harangua le Roi au nom de la Compagnie.

M. le Comte de Tressan , Lieutenant Général des Armées du Roi , prononça le Discours relatif à la solemnité de la Dédicace. Ce Discours est imprimé dans le Mercure précédent.

Tous ensemble , & tous d'une voix ,
Ainsi l'on doit parler aux Rois !

Le Paysan.

Que notre Gendre a bonne mine ,
Sur son pié d'étal tout mâbré !
Du haut de sa gloire il domine
Où son biau père est adoré ;
Aussi l'on s'écrie
D'une ame ravie ,
En bon Lorrains , en vieux Gaulois ;
Vivent nos Rois , vivent nos Loix !

Le Citoyen.

Quelle touchante symphonie !
J'entens les vieillards , les enfans ,
Joindre leurs vœux à l'harmonie
Des plus beaux sons , des plus doux chants ;
Leur ame ravie ,
Leur ame attendrie
Chante les plus chéris des Rois ,
Tous d'une voix , tous d'une voix.

Le Paysan.

L'allégresse seroit parfaite ,
Si les deux Rois étoient présens ;
Ne pouvant être de la fête ,
LOUIS envoy son Régiman ;
Aussi l'on s'écrie ,
D'une ame ravie ,

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

Tout comme aux champs de Fonténoi ,
Vive le Roi , vive le Roi !

Le Citoyen.

Pour faire aimer dans tous les âges ,
Le doux empire des Titus ,
En bronze on grave leurs images ,
Leurs noms , leurs bienfaits , leurs vertus ;
C'est sur ce modèle ,
Qu'aujourd'hui le zèle
Grave les traits de notre Roi ,
De ce grand Roi , de ce bon Roi.

Le Paysan.

Sur un biau tiatre en dorures ,
J'ons vu des Dames , des Monfieur ;
Qui dansfont comme des peintures ,
Qui discouriont , on ne peut mieux ;
D'une ame ravie ,
D'une ame attendrie ,
Tretous difiont de notre Roi ,
C'est un grand Roi , c'est un bon Roi.

Le Citoyen.

Il retrace le caractère
De tous nos Princes bienfaifans ;
La Patrie en lui trouve un pere ,
Tous fes fujets font fes enfans :
Auffi l'on s'écrie ,
D'une ame attendrie ;

Qu'un peuple est heureux sous la loi
D'un si bon Roi, d'un si bon Roi :

Le Paysan.

Morgué, c'est un grand politique,
Je sors heureux, il est content :
Pour cela voici sa rubrique,
Il a nos cœurs, j'ons son argent ;
Aussi chacun crie,
D'une ame ravie,
Que béni soit notre bon Roi !
C'est un vrai Roi, c'est un vrai Roi !

• *Le Citoyen.*

(1) Faut-il parler, faut-il écrire ?
Faut-il converser finement ?
Tout ce qui vient de lui respire
L'esprit, le gout, le sentiment ;
Aussi l'on s'écrie,
D'un ame ravie,
Qu'il pense en sage, & parle en Roi !
L'habile Roi, l'aimable Roi !

Le Paysan.

J'avons compté (chose incroyable)
(2) J'avons compté cent bâtimens,

(1) Voyez *la voix libre du Citoyen, le Discours d'un anonyme à la Société Royale de Nancy, la Ré-
futation du Citoyen de Genève, &c.*

(2) Il y a ici une erreur de calcul dans le comp-

78 MERCURE DE FRANCE.

Très-vastes , d'un gout admirable ,

Finis & payés dans trois ans ;

Aussi l'on s'écrie ,

Est-ce par magie ,

Que l'on voit tout ce que l'on voit ?

Le riche Roi , qu'un sage Roi !

Le Citoyen.

(1) C'est lui , qui de ces édifices ,

Fit les desseins , traça les plans ;

Ce n'est que d'après ses esquisses ,

Qu'on vit éclore les talens :

Aussi l'on s'écrie ,

Quoi ! jusqu'au génie ,

Jusqu'aux Arts il donne la loi ?

C'est plus qu'un Roi , c'est plus qu'un Roi.

Le Payfan.

Jarni , l'on dit qu'il est Chimiste ,

(2) Tout ce qu'il fait est surprenant ,

te du Payfan , car on ne compte que quatre-vingt dix-neuf Edifices nouvellement construits par le Roi , même en y comprenant les deux nouvelles Portes de la Ville , les deux Arcs de triomphe & les Bâtimens pour loger tous les Officiers de la Garnison.

(1) C'est le Roi de Pologne qui conçut l'idée , & donna de sa main l'Esquisse du Kiosque & du Treffle de Luneville , du Château & du Sallon de Chanteux , du Pavillon Royal & du Pont de Com-mercy.

(2) Voyez le Rocher organique & hydraulique.

Qu'avec l'Artiste il est Artiste,
 Qu'il boute à quia le Sçavant ;
 Aussi sans envie,
 Chacun d'eux s'écrie,
 Certes, il en sçait plus long que moi !
 En tout, ma foi, c'est un grand Roi !

Le Citoyen.

Mais quel éclat ! mille fusées
 Changent la nuit en un beau jour !
 En soleils, en pluie, en trophées,
 Des feux renaissent tour à tour ;
 Aussi l'on s'écrie,
 D'une ame ravie,
 Tout brille au gré de notre Roi,
 De ce grand Roi, de ce bon Roi !

Le Paysan.

Pargoy, j'ons fait bonne journée,
 Sans travailler, j'ons de l'argent ;
 Ils le jetiont à la poignée ;
 J'ons attrapé dix écus blan.
 Ça, chantons victoire,
 Voici de quoi boire :
 Buvons à la santé du Roi,
 De ce grand Roi, de ce bon Roi.

que de Luneville, le Bateau de nouvelle construction, qui par le moyen du feu remonte les Rivieres, les diverses machines pour varier la chute des eaux & faciliter l'élévation des poids.

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

Le Citoyen.

Que l'arbitre des destinées,
Veille sur ses précieux jours !
Et qu'aux dépens de nos années,
Il en prolonge l'heureux cours !
D'une ame ravie ,
Que long-tems on crie ,
Dans la Lorraine & le Barrois ,
Vivent nos Rois , vivent nos Rois !

Le Paysan.

Vive la France & la Lorraine !
Vive LOUIS plus de cent ans !
Vive la chere & digne Reyne !
Ses enfans & petits enfans !

Le Citoyen.

D'une ame attendrie ,

Le Paysan.

D'une ame ravie ,

Le Citoyen.

Chantons ,

Le Paysan.

Crions ,

Les deux ensemble.

Tous à la fois ,
Vivent nos Rois , vivent nos Rois !